



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XXVI. Dresde, du 29 Septembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

commencer par être bas-officier en diplomatie, je vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & sur-tout auquel nous ne participons point assez, on devroit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon védettes, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien désirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V... une place d'argent sans affaires ?

LET TRE XXVI.

Dresde, du 29 Septembre 1786.

IL y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée; on ne fau-
roit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini; c'est un favori sans ascendant (comme sans mérite) du moins dans le Cabinet; son influence ne passe pas la Cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piège étoit

si grossier, qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stuterheim & de Gudschmidt. Le premier est presque caduc; d'ailleurs sage, mesuré, sachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, consulter, s'informer; mais encore une fois c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite; qu'il a des connoissances infinies; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce soit; qu'il a la judiciaire nette, l'esprit vif & présent, l'humeur communicative, très-compatible avec la discrétion d'autant plus sûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la superstition. Il est le premier dans la confiance de l'Electeur. C'est au reste un homme de soixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les ministres, un M. de Worm, homme très-instruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoissances peu communes sur les rapports généraux du commerce; de l'activité, du travail, & de l'esprit à bonne dose, mais rarement juste, dit-on. Son caractère moral est entaché. On l'accuse de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en est pas moins vrai qu'il sert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, persifleur & rusé, malin & marquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puisse être.

De tous les ministres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a semblé le seul au dessus du médiocre, ou plutôt qui ne soit pas au-dessous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui passe pour un homme habile, & que je n'ai eu aucune occasion naturelle de son-

der. Il est ouvert & accort jusqu'à l'affectation, vu son caractère d'Anglois. Le reste, si ce n'est Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur est un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque chose du Roi d'Angleterre; son esprit de suite qui est complet, participant en peu de l'opiniâtreté. J'ai peu causé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui est d'étiquette à la table des Electeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précision, mais d'un fausset aigre & cassant. Son costume & sa physionomie semblent indiquer un jaloufie dévot & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, son *laisser aller*, occupent beaucoup ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure sèche, enlaidie encore par une tic nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne à beaucoup d'égards d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre, sa persévérance, son assiduité ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation, il n'a de foiblesse que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outre-

passer ses droits, ni négliger ses devoirs. Un pas au-delà il seroit bigot; en deçà il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Herz ait le moindre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur soutient ses serviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu sans lui, & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances sur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'est point mal. Le militaire singe celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres; les droits des états sont intacts; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable; cela est admirable après les terribles fléaux qui ont successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc: on l'est que les deux cours Impériales sont en froideur: on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une diver-

sion en Allemagne, sans nous en mêler, sauf à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux; & quant à la Turquie Européenne, on pense que notre intérêt, se réunissant avec celui de l'Angleterre, elle sera sauvée de manière ou d'autre.

J'ai vérifié que l'Electeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout simplement changé de maîtresse: lorsque cela lui arrive, il force son régime vénérien, & il en résulte des accidens de nerfs qui ressemblent à des fausses attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son désavantage; & moi je ne pense pas qu'elles soient aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'electorat de Saxe, qui n'est point un secret; mais j'y joindrai le courrier prochain celui des magasins, que je me suis procuré par une circonstance singulière, qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Electeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux, de fournisseurs sans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quelque bien gardé que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V.**, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres,

bien & duement cachetées à votre adresse.

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémar, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position nébuleuse, vous ne ferez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il est vrai que sous le feu Roi, à la fin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il faut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrerois-je pas si j'étois accredité?

L E T T R E X X V I I .

Dresde, 21 Septembre 1786.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce